

Hans Christian Andersen

Contes pour les enfants



BeQ

Hans Christian Andersen
Contes pour les enfants

Traduit du danois par V. Caralp

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*

Volume 1161 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Contes

Contes pour les enfants

Édition de référence :
Paris, Belin-Leprieur et Morizot, Éditeurs, 1848.

Le sarrasin

Lorsqu'après l'orage, on passe dans un champ de sarrasin, il paraît noir et tout languissant. On serait tenté de croire qu'il a été ravagé par la flamme. Le fermier a coutume de dire alors : « Ah ! ce sont les éclairs qui ont fait tout cela ! »

« Mais pourquoi les éclairs ont-ils fait tout cela ? » demandera peut-être quelque voyageur solitaire cherchant une cause naturelle, ou du moins une simple explication pour tout ce que fait la nature. Je vais vous raconter ce qu'un moineau m'a appris à ce sujet. Ce moineau le tenait d'un vieux saule qui s'élevait jadis et qui s'élève encore aujourd'hui tout près d'un de ces champs de sarrasin dont je vous parle. C'est un grand saule bien grave, riche en années, noueux et tout fendu par le milieu. Dans ses fentes béantes poussent de l'herbe et des ronces qui semblent être là tout à fait chez elles. Son tronc est fortement penché : on dirait qu'il demande un étai, et ses branches pendent vers la terre comme de longs cheveux verts.

Dans toutes les plaines d'alentour croissaient alors des grains magnifiques, le seigle et l'orge, et l'avoine – oui, la si gracieuse avoine, dont les épis, lorsqu'elle est tout à fait mûre, ont l'air d'une troupe de petits oiseaux canaris perchés sur un rameau. Le ciel avait béni la moisson ; et, plus les épis étaient pleins et lourds, plus la bienfaisante plante courbait humblement sa tête.

Mais il y avait aussi par là un champ de sarrasin qui, d'un côté, s'étendait jusqu'à ce vieux saule. Le sarrasin ne courbait pas sa tête, lui, comme faisaient les autres espèces de blé ; il l'élevait au contraire aussi orgueilleusement et avec autant de roideur qu'il pouvait.

« Je suis aussi riche que le plus grand d'entre eux, disait-il, et en outre bien plus beau. Mes fleurs sont aussi jolies que celles du pommier rose, et c'est plaisir que de me regarder moi et mes compagnons ! Là, de bonne foi, vieux saule pleureur, connaissez-vous quelque chose de plus beau, de plus noble que nous deux, bref, quelque chose qui nous égale ? »

Et la tige dépérissante du vieil arbre agita sa

tête moussue comme pour dire : « Oh ! oui certes, j'en connais ! » Alors le sarrasin secouant la tête d'un air de dédain, de s'écrier : « Arbre stupide ! Il est si vieux que l'herbe, la mousse et les ronces lui sortent du corps ! »

Pendant ce temps-là une violente tempête approchait. Toutes les fleurs des champs enrroulaient leurs feuilles, ou inclinaient modestement leurs petites têtes délicates vers le sol, tandis que le vent sifflait et tourbillonnait au-dessus d'elles. Seul, le sarrasin persistait insolemment dans son orgueil et tenait sa tête haute comme d'habitude.

« Courbez-vous comme nous ! » lui murmurèrent d'un ton bienveillant les autres fleurs.

« Quel besoin ai-je de le faire ? » répondit le sarrasin qui n'aimait pas qu'on lui donnât des avis.

« Courbez-vous comme nous ! » lui crièrent les autres grains ; voilà l'ange de la tempête qui arrive. Il a des ailes qui s'étendent du plus haut des nuages jusqu'au fond de la vallée la plus

humble, et il vous renversera avant que vous ayez seulement eu le temps de lui demander grâce et merci ! »

« Une fois pour toutes, je ne consentirai jamais à faire si peu de cas de moi-même », reprit le sarrasin.

« Refermez vos fleurs et enveloppez-les bien avec vos feuilles », dit à son tour le vieux et prudent saule, et surtout « gardez-vous de regarder l'éclair quand la nue s'entrouvrira. Les hommes eux-mêmes ne l'oseraient pas. Car, encore que lorsqu'il éclaire ils puissent voir tout à travers le ciel, l'éclair les rend aveugles. Que ne nous arriverait-il donc pas, à nous autres herbes des champs, si, dans notre misère, nous prétendions faire plus que l'homme lui-même ! »

« Dans notre misère », répéta le sarrasin d'un ton moqueur. « Non ! en vérité ; et je m'en vais au contraire regarder bien haut vers le ciel. »

Et, dans son orgueil coupable, il fit comme il disait. Les éclairs se succédaient avec une rapidité telle qu'on eût dit que tout l'univers était en feu.

Une fois l'orage passé, on vit fleurs et grains se tenir droits dans l'air maintenant pur et calme. La pluie les avait rafraîchis, et ils paraissaient heureux et gais comme le printemps. Mais le sarrasin, le pauvre sarrasin ! les éclairs l'avaient brûlé et rendu noir comme du charbon. Il n'était plus désormais dans ce champ qu'une herbe morte et inutile.

Et le vieux saule tournait ses branches au vent, et de larges gouttes d'eau tombaient de ses feuilles vertes, comme si l'arbre eût pleuré. Et les moineaux disaient : « Pourquoi pleurez-vous ? c'est si beau ici ! Voyez comme le soleil est radieux, et avec quelle rapidité les nuages s'enfuient tout au loin. Ne respirez-vous pas la douce senteur des fleurs et des buissons ? Pourquoi donc pleurer, vieux saule ? »

Et le vieux saule leur raconta l'orgueil et l'insolence du sarrasin, ainsi que le châtement qui tôt ou tard suit le crime. Moi qui vous raconte de nouveau cette histoire, je la tiens de ces moineaux toujours si bavards. Ils me la jasèrent

un soir que je leur demandais quelque joli petit conte.

Les cygnes sauvages

Loin, bien loin d'ici, devers les merveilleuses contrées où les hirondelles vont passer la mauvaise saison, celle où toutes nos campagnes sont couvertes de neiges et de frimas, vivait un roi qui avait onze fils et une seule fille nommée Elfride. Les onze frères, tous princes de la plus belle espérance, allaient régulièrement à l'école avec la plaque du grand ordre de chevalerie du roi leur père sur la poitrine et des sabres au côté : ils écrivaient avec des plumes de diamant sur des tablettes d'or, apprenaient parfaitement tout ce qu'ils devaient apprendre, et le savaient bientôt par cœur. Aussi s'apercevait-on aisément qu'ils étaient de race royale. Pendant ce temps-là, la jeune Elfride était assise sur une petite chaise de cristal massif, feuilletant un album magnifique, si magnifique qu'il avait coûté le prix de la moitié du royaume.

Oh ! c'étaient là, je vous assure, d'heureux enfants, bien que leur bonne mère ne fût plus de ce monde ! Mais les choses ne devaient pas

toujours durer ainsi.

Leur père, le roi de tout le pays, se remaria avec une méchante reine qui n'aimait pas du tout ces pauvres enfants. Le jour même de la noce elle le leur fit bien sentir. Il y avait dans tout le palais grande liesse et grand gala, et les enfants jouaient à la dînette ; mais au lieu de recevoir, comme d'ordinaire autant de sucreries et de gâteaux qu'ils en pouvaient manger, elle ne leur donna que du sable dans une tasse à thé en leur disant que cela leur suffirait pour s'amuser et qu'ils n'avaient qu'à s'imaginer que cette tasse contenait quelque bonne friandise.

La semaine suivante, l'artificieuse marâtre renvoya la petite Elfride du palais pour la placer bien loin à la campagne chez de pauvres paysans ; et à peu de temps de là elle avait réussi à tellement prévenir son mari contre les onze princes ses fils que ce monarque, esprit assez faible du reste, avait complètement cessé de se soucier d'eux le moins du monde.

« Fuyez au loin à travers l'immensité, dit alors la méchante reine, et envolez-vous sous la forme

d'un de ces grands oiseaux qui n'ont pas de voix ! » Mais elle ne put pas faire que les choses se passassent aussi mal qu'elle l'aurait voulu, car les princes furent changés en onze beaux cygnes sauvages. Au même instant ils s'envolèrent par les fenêtres du palais en poussant un cri étrange, puis on les vit franchir les dernières limites du parc et de la forêt.

Le lendemain de grand matin, ils arrivèrent au village où leur sœur Elfride dormait dans une chaumière. Ils voltigèrent à diverses reprises autour du toit de cette humble demeure, tournant de côté et d'autre leurs longs cols comme s'ils eussent cherché quelque chose, et agitant bruyamment leurs ailes ; personne ne les vit ni ne les entendit. Il leur fallut alors repartir et s'élever au milieu des nuages pour disparaître de nouveau dans l'espace ; mais leur premier soin fut de chercher une forêt bien sombre et bien épaisse qui se prolongeait pendant des centaines de lieues jusqu'à la mer. Pendant ce temps, la pauvre Elfride restée dans la cabane du paysan, jouait avec une feuille verte, car elle n'avait pas d'autre jouet. Elle fit à l'aide d'une épingle, un petit trou

dans cette feuille, et regarda le soleil au travers. Elle crut alors apercevoir les yeux brillants de ses frères, et toutes les fois que les chauds rayons de cet astre éclairaient ses joues, elle se rappelait leurs baisers si suaves.

Les jours se passaient de la sorte et se ressemblaient tous. Quand le vent agitait les grands rosiers plantés autour de la chaumière, il murmurait aux roses : « Y a-t-il quelque chose de plus beau que vous ? » Et les roses répondaient en inclinant leurs têtes : « Oh ! oui, Elfride est plus aimable ! » Lorsque le dimanche, la vieille propriétaire de la chaumière était assise à sa porte, lisant dévotement son livre d'heures, il arrivait souvent que le vent en tournât les feuillets et murmurât aussi au livre : « Y a-t-il quelque chose d'aussi bon et d'aussi innocent que vous ? – Oh ! oui, c'est Elfride », répondait bien vite le livre d'heures. Et les roses, comme le livre d'heures, disaient vrai.

Quand Elfride eut atteint l'âge de quinze ans, il fut convenu qu'elle rentrerait dans la maison paternelle. Or, dès que la cruelle reine vit

combien sa belle-fille avait grandi et embelli, son cœur en éprouva un surcroît de rage et d'envie, et elle traita la pauvre enfant plus mal que jamais. Elle l'eût volontiers changée, comme ses frères, en cygne sauvage ; mais elle n'osait pas en agir à son égard avec si peu de façons, parce qu'elle avait souvent entendu le roi exprimer le désir de revoir sa pauvre petite Elfride.

Un matin la reine s'en vint au bain. C'était un édifice construit tout en marbre et garni à l'intérieur de doux coussins et de moelleux tapis. Elle y prit trois crapauds dans sa main, et après les avoir baisés, elle dit au premier : « Quand Elfride viendra ici se baigner, tu te placeras sur sa tête afin qu'elle devienne stupide et endormie comme toi. — Plante-toi sur son front, dit-elle au second, pour qu'elle devienne aussi laide que toi, et que son père ne puisse plus la reconnaître. — Fixe-toi sur sa poitrine, murmura-t-elle enfin au troisième, et donne lui un mauvais cœur, afin qu'elle devienne méchante et qu'elle n'ait plus qu'à prier Dieu pour elle-même. » Après avoir ainsi parlé, elle jeta les crapauds dans l'eau jusqu'alors pure et limpide et qui devint aussitôt

toute trouble et verdâtre. Elle se hâta ensuite d'appeler à elle Elfride, lui aida avec une joie cruelle à se déshabiller, puis la fit entrer dans le bain.

À peine la jeune et naïve princesse se fut-elle plongée dans l'eau, que le premier crapaud se plaça sur ses cheveux, le second sur son front et le troisième sur sa poitrine. Mais elle ne parut pas s'apercevoir qu'ils fussent là ; et quand elle sortit du bain, on put voir trois petits pavots rouges flotter à la surface du miroir de cristal. Si ce n'avaient pas été des reptiles venimeux, et si en outre une sorcière ne les avait pas baisés, ils auraient été changés en belles roses rouges ; tels qu'ils étaient cependant, ils se trouvèrent changés en fleurs rien que pour avoir touché la tête et le cœur d'Elfride. La jolie princesse, voyez-vous, était trop bonne, trop innocente pour que le maléfice pût produire le moindre effet sur elle.

Quand la méchante reine vit cela, elle frotta Elfride par tout le corps avec du jus de noix, jusqu'à ce que sa peau, blanche comme le lis, fût devenue d'un brun sale ; elle enduisit en outre

son charmant visage d'une mixtion fétide, et embrouilla ses magnifiques et soyeuses boucles de cheveux de manière à ce qu'ils ne formassent plus qu'une touffe aussi confuse que hideuse à voir. Sous cet horrible et effrayant déguisement, il était bien impossible de reconnaître la charmante Elfride.

Aussi son père en l'apercevant déclara-t-il sans hésiter qu'elle n'était pas sa fille, et personne alors ne voulut plus avouer qu'il la connût. Seuls le chien de garde et les hirondelles accueillirent la malheureuse princesse comme une vieille et chère connaissance ; mais c'étaient de pauvres et muets animaux, et ils ne pouvaient rien pour elle.

La malheureuse Elfride se prit à pleurer et à songer à ses onze frères qui avaient disparu. Le cœur navré de douleur, elle s'enfuit par la porte du château, et erra tout le long du jour à travers plaines et marais pour enfin arriver à une grande et sombre forêt. Elle ne savait pas le moins du monde où aller, et son découragement était extrême ; mais elle brûlait du désir de revoir ses

frères. « Sans doute, se disait-elle, ils errent en ce moment comme moi, abandonnés de tous et ne sachant non plus où reposer leur tête dans ce vaste univers. Je ne cesserai de les chercher que lorsque je les aurai retrouvés. »

Il n'y avait que très peu d'instant qu'Elfride se trouvait dans la forêt, quand la nuit l'y surprit. Elle avait perdu son chemin. Tremblante de frayeur, elle s'assit sur la mousse la plus tendre qu'elle pût rencontrer, récita ses prières du soir et appuya sa tête fatiguée contre le tronc d'un arbre qui paraissait avoir été fendu par la foudre. Un doux et mélancolique silence régnait tout autour d'elle ; l'atmosphère était calme et parfumée, tandis que sur l'herbe et la mousse des milliers de petits vers luisants l'entouraient en projetant incessamment leurs petites étincelles de feu verdâtre. Étendait-elle gracieusement la main pour toucher l'un des verts rameaux qui l'abritaient, les petits insectes flamboyants en retombaient aussitôt sur elle semblables à une pluie d'étoiles filantes.

Elle passa là toute la nuit rêvant à ses frères. Il

lui sembla les voir jouer encore tous ensemble aussi gaiement qu'autrefois ; ils écrivaient sur leurs tablettes d'or avec des plumes de diamant, et examinaient ensuite page par page ce précieux album qui avait coûté autrefois la moitié du royaume. Maintenant qu'ils étaient devenus grands et forts, il ne leur arrivait plus jamais de manquer leurs leçons ; et ils racontaient en termes que chacun pouvait comprendre les hauts faits qu'ils avaient accomplis ainsi que tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Leurs tablettes offraient maintenant une lecture bien autrement attrayante que jadis, de même que les feuillets de l'album étaient, eux aussi, bien plus intéressants à parcourir. Les oiseaux chantaient, les gazelles bondissaient tout à l'entour, tandis que les divers personnages, prenant une forme vivante, quittaient les pages de l'album, pour causer amicalement avec Elfride et ses frères. Mais quand on arrivait au dernier feuillet, ils reprenaient en toute hâte les places qu'ils y occupaient, afin que l'ordre régulier des dessins ne fût pas détruit ; car c'est l'ordre qui dirige le monde.

Lorsqu'elle se réveilla de ce bienfaisant assoupissement, le soleil était déjà parvenu tout au haut des cieux. Elle ne pouvait assurément pas l'apercevoir, à cause des grands arbres qui étendaient au-dessus de sa tête leurs branches serrées et mêlées ; cependant elle découvrit à travers ces branches quelque chose de brillant et de scintillant comme les ondulations d'une belle pièce de gaze d'or. La douce et délicate senteur des arbres verdoyants et de l'herbe embaumait l'air tout à l'entour, et les oiseaux paraissaient si apprivoisés qu'on eût dit à chaque instant qu'ils allaient venir se percher sur les épaules d'Elfride. Elle entendait aussi le murmure de l'eau accourant par mille petits ruisseaux différents se réunir pour former un vaste et magnifique lac dont le fond était du sable le plus fin et le plus brillant. À la vérité elle en était séparée par une barrière que formait la réunion confuse d'une multitude de plantes rampantes, de fleurs odorantes ; mais un daim y avait pratiqué, à un certain endroit, une large brèche dont Elfride profita pour s'approcher de l'eau. Telle en était la limpidité que si, à ce moment même, le vent

n'avait pas agité les branches des arbrisseaux et les touffes des fleurs, Elfride eût dû être convaincue que ces rameaux et ces touffes avaient été artistement peints au fond du lac, tant sa surface réfléchissait fidèlement la moindre feuille, non seulement celles que les rayons dorés du soleil illuminaient de leurs feux, mais celles-là même qui restaient cachées dans l'ombre.

Oh ! comme elle recula d'horreur à la hideuse vue de son propre visage réfléchi par le miroir poli et éclatant de l'onde ! Et quel ne fut pas son effroi en se voyant si noire et si laide ! Elle n'eut pourtant qu'à mouiller sa petite main et qu'à s'en frotter les yeux et le front pour que sa peau, dont la blancheur effaçait jadis celle du lis, reparût aussi brillante que jamais à travers cet affreux et fétide déguisement. Elfride en fut si ravie de joie qu'elle n'hésita pas un instant à se débarrasser de tous ses vêtements pour se précipiter hardiment dans les ondes bienfaisantes de l'heureux lac. Non, je vous jure, jamais on ne vit au monde roi avoir une plus belle enfant !

Dès qu'elle se fut rhabillée, qu'elle eut tout

simplement séparé ses longs et épais cheveux et qu'elle en eut formé avec art une belle tresse, elle s'approcha joyeusement de l'eau enchantée, se désaltéra en y puisant avec le creux de sa main, puis s'enfonça de plus en plus dans la forêt sans savoir davantage où elle allait. Elle songeait à ses frères, elle songeait au bon Dieu qui veillait sur elle et qui, elle en était sûre, ne l'abandonnerait jamais. Pour lui permettre de satisfaire sa faim, il saurait bien faire croître les pommes sauvages ; et en effet ce fut lui qui lui montra alors un arbre, un arbre magnifique, dont les branches venaient toucher la terre tant elles étaient surchargées de fruits. Elle prit là son dîner ; puis, le cœur plein d'une sincère reconnaissance, plaçant des appuis sous les branches de ce bel arbre, elle se remit en marche pour s'enfoncer dans les parties les plus obscures de la forêt. Tout y était si silencieux qu'elle pouvait ouïr le bruit de ses propres pas, et jusqu'au bruissement vague produit par la plus petite feuille qu'il lui arrivât de froisser. On n'apercevait pas un seul oiseau, et pas le moindre rayon du soleil ne parvenait à se glisser à travers la voûte épaisse de verdure qui s'étendait au-

dessus de sa tête. Ces grands arbres étaient si pressés les uns contre les autres que, dans quelque direction qu'elle jetât les yeux, elle ne découvrait tout autour d'elle qu'une masse compacte de bois. Toute cette scène était empreinte d'un caractère de solitude dont elle n'avait encore jamais eu l'idée.

Et la nuit devenait de plus en plus sombre. On ne pouvait pas apercevoir un seul petit ver luisant briller sur la mousse. Pleine de tristesse, Elfride s'étendit à terre pour y dormir. Tout à coup il lui sembla que les branches qui couvraient sa tête s'écartaient, que le bon Dieu laissait tomber sur elle des regards pleins de bonté et d'aménité. Toute sa contenance était aussi majestueuse qu'affable, et de charmants petits anges voltigeaient autour de lui.

Le lendemain matin, à son réveil, elle fut quelque temps sans pouvoir clairement se rendre compte si ce n'avait été là qu'un rêve ou bien si les choses ne s'étaient pas réellement passées de la sorte.

Alors elle se remit en marche, mais à peine

eut-elle fait quelques pas qu'elle rencontra une vieille femme qui portait dans une corbeille des fraises, des mûres de ronces et autres bons fruits. La vieille lui en donna quelques-uns, et Elfride lui demanda si par hasard elle n'aurait pas rencontré onze princes chevauchant à travers la forêt.

« Non, répondit la bonne vieille, mais j'ai vu hier onze cygnes nageant le long du ruisseau voisin, et portant des couronnes d'or sur leur tête. » Tout en parlant ainsi, elle conduisit Elfride un peu plus loin vers une pente hérissée de fragments de roches et aux pieds de laquelle un ruisseau poursuivait sa course vagabonde. Les arbres qui bordaient ses rives étendaient leurs branches chargées de feuilles d'un bord à l'autre comme s'ils avaient voulu s'embrasser tendrement.

Elfride dit gracieusement adieu à la vieille femme, puis suivit le bord du ruisseau jusqu'à l'endroit où il déversait ses eaux dans la grande mer.

Le majestueux océan apparut alors à la jeune

filles dans toute son imposante grandeur ; mais aucune voile n'était visible à l'horizon et l'œil ne découvrait nulle part la moindre barque. Comment donc pourrait-elle continuer son voyage ? Elle se prit à considérer les innombrables petites pierres, toutes de couleurs et de nuances différentes, qui couvraient au loin le rivage : l'eau les avait arrondies et polies. Le verre, le fer, la pierre, eu un mot tout ce qui était là confusément disséminé, avait reçu de l'action si lente et si uniforme de l'eau la configuration qui lui était particulière, quoique l'eau fût un corps autrement faible et tendre que ses mains si mignonnes, si délicates. « Elle s'en vient incessamment battre et rebattre la rive, dit-elle, et elle a bientôt usé et détruit les corps les plus rudes. Eh bien, moi aussi, je serai persévérante ; merci de la leçon que vous me donnez là, ô impitoyables vagues ! Un jour, mon cœur me le dit, vous me conduirez vers mes frères chéris ! »

Parmi les herbes marines rejetées par les vagues sur ce rivage se trouvaient onze plumes de cygnes blancs qu'elle eut bientôt réunies en touffe ; de petites gouttes d'eau y brillaient

semblables à des perles, comme si par leur beauté pleine de simplicité elles avaient voulu rendre plus belles encore ces charmantes plumes blanches. Rien de plus sauvage ni de plus solitaire que cette rive ; mais Elfride s'en aperçut à peine, car la mer offre de perpétuels changements de scènes, et, dans une couple d'heures, bien plus que ne pourraient faire une vingtaine de lacs dans toute une année. Quelque grand nuage noir s'avavançait-il d'un air renfrogné, c'était comme si la mer avait voulu dire : « Voyez-vous, moi aussi, je puis regarder quelqu'un de travers ! » Tantôt le vent faisait grand bruit, et les vagues soulevaient jusqu'au ciel leur blanche chevelure. Tantôt au contraire les nuages étaient d'une belle teinte rougeâtre ; tous les vents paraissaient endormis, et on eût pu prendre alors la mer pour une immense feuille de rose, changeant de nuance à chaque instant, comme si elle allait se faner, passant du rouge au vert, du vert au bleu, ou du bleu au blanc ; et cependant, quelque tranquille qu'elle fût, elle n'en venait pas moins toujours battre doucement le rivage, comme si ce mouvement incessant eût

été celui de sa respiration.

Le soleil était descendu presque tout au bas de l'horizon, quand Elfride aperçut onze cygnes sauvages avec des couronnes d'or sur la tête, et qui dirigeaient leur vol vers la terre. Ils se tenaient presque à la hauteur des nuages, se suivaient tout près l'un de l'autre et formaient à l'extrémité de l'horizon comme une longue et ondoyante banderole argentée. À cette vue, Elfride gravit un petit tertre voisin où elle se cacha derrière un buisson, et peu d'instants après, les cygnes s'abattaient à côté d'elle, en agitant mollement leurs grandes ailes blanches. En ce moment la face radieuse du soleil disparut complètement sous les flots. Les plumes des cygnes tombèrent aussitôt, et onze beaux et jeunes princes, les frères d'Elfride, se trouvèrent devant elle.

La jeune fille poussa un grand cri de joie : en effet, quoiqu'ils fussent bien changés, quelque chose lui disait que ce devaient être eux. Elle vola donc dans leurs bras, en les appelant chacun par leur nom. Quant à eux, ils ne furent pas moins